

Gem Lire! 

LA MORT EN REVES

4H58.

Bientôt les chiffres holographiques en chasseraient d'autres sur son poignet pour y marquer déjà cinq heures. Décidément, cette nuit ne cessait de se languir et s'amuserait jusqu'au bout à creuser des cernes sous ses orbites. C'était bien la peine de dépenser la moitié de son salaire en crèmes miracles. Enfin, plus qu'un nom sur sa tournée et elle pourrait retrouver son lit.

« *Heldert Gibbs* » Un drôle de nom pour un rêveur mais lui ou un autre après tout...

Les gestes de Syria étaient calculés, d'une minutie extrême inhérente au plus perfectionniste des professionnels. D'abord, caler ses pieds sur les rebords des hublots en une position acrobatique de chat de gouttière, pour éviter de déraper sur les panneaux solaires des toits, rendus glissant par les dépôts moléculaires. Puis, inspecter les lieux avec vigilance, dénicher le moindre capteur, la moindre phosphodiode qui pourrait vous trahir. Et observer... Derrière la vitre, elle était là sa dernière proie de la nuit, endormie comme toujours. « *Heldert Gibbs* » Enfoncé, l'air béat dans son oreiller, l'homme aux tempes grisonnantes prenait la pose, la bave à la commissure des lèvres. Sa bouche figée en un admirable « O » laissait même deviner les ronflements tonitruants que camouflait, fort heureusement pour ses voisins de palier, sa fenêtre insonorisée.

Parfait, il était bien là son rêveur et au moins à son troisième cycle paradoxal... Le plus dur maintenant, comme toujours d'ailleurs, était de se lancer. Même après des années de méfaits perpétrés, pénétrer clandestinement dans un appartement s'apparentait toujours à un saut dans l'inconnu. L'imprévu était toujours possible. Le gars pouvait se réveiller. Un pistolet pouvait vous attendre sous l'oreiller. On avait beau ne rien laisser au hasard, consulter son numéroscope avant de sauter comme Jaime, prier son Dieu ou revérifier le tout une dernière fois, une mauvaise tuile pouvait vous tomber dessus sans crier gare. Fallait l'accepter, c'était le métier qui voulait ça. Avait-elle le choix de toute façon ? Non. Il fallait bien manger, ça valait une réponse à toutes les questions. Ca n'empêchait pas votre cœur de s'emballer sous l'afflux d'adrénaline. Ca n'empêchait pas la paranoïa de venir vous gagner jusqu'à vous faire tressaillir au moindre frémissement de l'air, mais fallait y aller. Quitter le refuge rassurant du voile grisonnant de carbone qui étouffait chaque nuit la lune et ses rayons pour gagner sa croûte dans un de ces appartements surprotégés. C'était de toute façon la seule chose pour laquelle, elle était douée. Du haut de ses vingt et un ans, Syria n'avait pas son pareil pour déconnecter, de ses doigts experts en programmation indistincte, le mécanisme numérique qui protégeait les fenêtres. Plus qu'un code à cracker et une fois de plus, elle plongerait dans l'illégalité banale de son quotidien.

Son scanner portable dans une main, une seringue dans l'autre, la jeune fille opérait à quelques centimètres de sa cible. Les points noirs prêts à exploser du nez du bonhomme en avaient d'ailleurs la taille d'un stadium tant elle était près. Son souffle dans le sien, à son grand désarroi, tant il avait une haleine de chacal, Syria accomplissait sa tâche avec une discrétion irréaliste. L'homme n'en saurait jamais rien. C'était tout ce qu'il y avait de plus indolore. A peine la marque d'une aiguille à la base de son front. Pourtant, d'un geste avisé, c'était la partie la plus intime de son être qu'elle lui volait. Un à un, elle aspirait ses rêves. Qu'ils soient d'un érotisme indécent ou d'une banalité affligeante – vous seriez étonné d'ailleurs de savoir combien ne font que rêver de leur travail bureaucratique - ils étaient tous réduits à une simple suite d'impulsions électriques dans une petite boîte grise. Là, ils étaient analysés, décomposés, décryptés pendant de longues minutes avant que chacun de leurs sons, images ou sensations soient convertis en composés moléculaires. Ils finiraient ensuite dans

une jolie petite viole à côté des dizaines d'autres rêves que la petite voleuse avait dépouillés cette nuit à leurs propriétaires.

« *Tiens, curieux...* » Le fluide qu'avait vomi son scanneur était d'un bleu profond. Ce vieux bonhomme à l'haleine fétide digne d'un vieux chien malade parvenait à faire des rêves bleus. On allait de surprises en surprises ce soir. D'habitude, les cols noirs dans son genre, les travailleurs des hautes-sphères aux uniformes guindés, arrivaient à peine à faire des rêves jaunâtres. Le bleu, c'était pas si mal pour un homme formaté depuis sa plus tendre enfance dans les hautes écoles de l'Etat Croyant et dépossédé de toute essence créatrice perturbatrice comme ils disaient. Oui pas si mal. Et puis, elle pourrait en tirer un bon paquet de billets. Elguény en serait content.

Elguény était l'homme à qui elle devait rendre des comptes depuis qu'il lui avait si gracieusement fourni ce « travail ». Il squattait une de ces vieilles centrales où pourrissaient dans le béton les supra-réacteurs de l'ancien millénaire dont on n'avait jamais su quoi faire. Personne ne viendrait lui chercher des ennuis ici, si tant est qu'Elguény soit un homme à qui l'on pouvait chercher des noises. Froid et inhumain comme la barre des nouvelles cellules locatives qui encombraient le ciel disait-on dans la rue. Froid et intraitable. A vrai dire, elle aurait aimé qu'il le soit un peu plus à son égard. Elle détestait la familiarité avec laquelle il la traitait. Sa façon de la regarder, de dévisager ses formes naissantes, de la frôler innocemment. Elle travaillait pour lui pour un salaire minable depuis des années, elle devait se soumettre au moindre de ses ordres sous peine de perdre son indispensable protection dans cette ville où la misère créait chaque jour un peu plus de meurtriers et pourtant ce n'était pas le pire. Dans ses yeux, elle était sa chose.

Aucune raison que cela change cette nuit là encore, alors qu'elle venait lui faire son rapport. A peine la porte tirée que sa salacité l'accueillait, des relents de mauvais whisky en prime. Son odeur l'avait trahi alors qu'il tentait de la surprendre par derrière pour l'attraper par la taille. D'un pas d'anguille pour esquiver ses mains fouineuses, Syria s'était écartée comme à chaque fois. Ça ne l'empêchait pas d'être collé tout contre elle pour lui susurrer ses ordres à l'oreille et de jouer avec les boucles noires de ses cheveux. Il était l'patron, qu'y pouvait-elle... La corvée ne durerait ptete pas trop longtemps cette nuit là, si elle se débarrassait vite du rapport de routine à effectuer, son quotidien de criminelle :

« *Hey ma jolie petite voleuse de rêves, qu'est-ce que tu me rapportes aujourd'hui ?* »

- *Pas mal de jaunes comme d'habitude, mais deux bleus et un rouge. C'est pas une mauvaise nuit.*

- *Bien tu porteras ça à LaCarpe au labo en partant et il te donnera tes billets. Hum.. Et pour moi, t'en as pas réservé un petit rêve de ton cru, ma jolie petite voleuse ? Un petit rêve que tu voudrais me montrer là. On est que tous les deux.*

- *Non. Pas ce soir. J'aimerais... bien rentrer chez moi. Il est bientôt 6H30 et j'ai travaillé toute la nuit, je suis claquée... Une... Une autre fois pour le rêve. »*

Les mains se faisaient plus pressantes. En fait, comme à chaque fois, elle aurait préféré lui claquer la porte au nez et s'enfuir à toutes jambes. Mais elle restait là, sans rien dire, absente. Elle en rêvait même parfois d'être cette autre, cette fille qui oserait lui dire non, lui tenir tête. Une grande fille aux immenses jambes, avec un air malicieux et un sourire provocant. Tout ce

qu'elle n'était pas. Juste un rêve. Ce serait une bêtise sans nom, ses gorilles la retrouveraient très vite et lui feraient passer l'envie de contredire le chef. Et puis, c'était lui qui lui donnait un toit, et de quoi mettre quelque chose dans son assiette. Elle ne pouvait que patienter en silence, se résigner pendant qu'elle se débattait avec ça intérieurement. Attendre qu'il se lasse et rentrer chez elle, plonger dans un bon bain et oublier l'outrage de ces mains. Qu'un bain lui ferait du bien cette nuit ! Un bain brûlant avant de rejoindre enfin son lit.

Elle devrait attendre encore un peu. Ce petit matin là, il n'alla même pas jusqu'à dégrafer le premier bouton de sa chemise, une chance, mais il avait encore des choses à lui faire faire. Jaime n'était pas venu et il avait besoin de quelqu'un pour le remplacer sur la tournée des clients. Elle écoperait de la corvée. Mais à choisir entre les mains d'Elguény et une bande de drogués, elle savait où était son intérêt.

La rue. Son intérêt pourtant n'avait rien de grandiloquent. Les écrans publicitaires toujours plus réalistes qui en peuplaient les moindres parcelles, avaient beau porter en triomphe l'avènement des technologies de toutes sortes pour ce millénaire et les gadgets derniers cris, la misère était toujours aussi sale et écœurante dans la rue. Les Bases de Données d'Informations Quotidiennes pouvaient s'enflammer autour des premiers essais de téléportation humaine, dans la rue on continuait à mourir d'une banale pneumonie. Oui, sous les lumières virtuelles des hologrammes, on mourrait dans ces ghettos dans l'indifférence la plus totale. Là où elle se rendait ne défiait pas la règle. La rue des désespérés, comme ils l'appelaient tous, portait terriblement bien son nom. Comme à chaque fois, on l'y attendait comme le messie avec ses rêves en fioles. Etre vendeuse de rêves n'avait pourtant de romantique que le nom. Tous étaient salement accros. A la première injection de liquide bleuté dans leurs veines, il en était fini de leur liberté et d'eux-mêmes. Leurs corps décharnés portaient les stigmates de leurs vies passées à fuir la réalité dans les chimères en fiole. Leurs yeux hagards qui fixaient béatement le ciel gris avaient ceci de pathétique que les brides de rêves qu'ils y cherchaient, étaient évanouies depuis longtemps. A vrai dire, ils ne tenaient debout que pour venir chercher leur précieuse dose, leur précieux trip dans les rêves des autres et repartir se les injecter dans un coin pour oublier le mélodrame bien réel de leurs vies. Ils finiraient tous par en crever comme l'autre là-bas, les pupilles si dilatées qu'on y voyait même pas le blanc des yeux. Ils sauteraient du pont suspendu en croyant dormir et rêver. Le rêve de trop. La dernière injection. Aucun n'y couperait. Ils étaient déjà trop accros. Ils étaient déjà morts. Son boulot à elle, c'était de les garder en vie le plus longtemps possible. Qu'ils passent trop rapidement l'arme à gauche était mauvais pour le business. Foutu travail à y repenser !

C'est là, dans la rue des désespérés, que Syria la rencontra pour la première fois, la femme aux yeux pourpres. Elle détonnait dans la faune habituelle des lieux. Avec ses cheveux argentés tirés en une queue de cheval impeccable, sa trentaine et ses vêtements luxueux, elle ne rentrait dans aucun profil de client type. Elle en avait vu pourtant défiler de ces hommes et de ces femmes aux veines déchiquetées par l'acidité des produits de synthèse mais aucun n'avait eu encore cette prestance altière dans le port de tête ou la démarche. Quand on venait vous supplier de vous filer rapidement une dose, on ne s'encomrait guère de manières. Cette femme là était différente. Le tressautement régulier de ses paupières ne mentait pas sur son addiction aux songes en fioles mais elle n'était pas comme les autres. Elle s'adressait à vous avec une politesse naturelle et vous demandait avec un léger accent du sud un rêve de 1^{ère} catégorie comme s'il s'agissait d'acheter une œuvre d'art : légèrement ambré et avec une touche fruitée son rêve. Bien Madame. Tant qu'elle avait de quoi payer, Syria était prête à lui trouver n'importe quel rêve. Même les riches avaient besoin de s'oublier dans des désirs

irréels, après tout. En une danse convenue, fiole rouge du meilleur millésime et billets se croisèrent et notre petite voleuse s'apprêtait enfin à rentrer chez elle pour un repos mérité quand la femme se pencha à son oreille pour lui souffler quelques mots.

Une dernière requête.

Le genre de dernière doléance qu'on ne pouvait oublier comme ça. Choquée, Syria s'était empressée de répondre par un non catégorique et par un « *Pour ça, je ne peux pas vous aider* », laissant là, la femme aux yeux pourpres, sa déception visible et ses demandes impossibles. Mais depuis qu'elle était rentrée chez elle, Syria ne parvenait plus à s'enlever ces derniers mots de l'esprit. Une heure qu'elle trempait dans la chaleur étouffante de son bain, une heure qu'elle plongeait dans son silence aquatique et qu'elle ne laissait échapper qu'une ou deux petites bulles songeuses à la surface et elle ne réussissait pas à les faire taire.

Elle ne trouva pas le sommeil ce jour-là, ni les jours suivants. L'insomnie s'accrochait à sa peau comme une mauvaise blague, l'empêchant de se reposer la nuit, l'empêchant de réfléchir le jour. Les questions dans sa tête étaient ces moustiques irritants qui prennent un malin plaisir à virevolter dans un concert de zozotements à quelques centimètres de vos oreilles. Pourquoi elle ? Pourquoi lui demander ça ? Comment demander ça ? Les retourner en tout sens n'apportait aucune solution. Tenter de les nier ne servait à rien. Elle perdait l'appétit, son entrain. Elle commettait des erreurs dans son travail. Absorbée dans ses pensées, elle en oubliait la prudence élémentaire.

C'était devenu une obsession, son badtrip à elle. Elle voyait cette femme à tous les coins de rue, dans chacun des pepcafés où elle s'arrêtait. La même silhouette élancée qui disparaissait dans les angles fuyants quand elle se retournait. Elle était sûre qu'elle la suivait. Pire encore. Elle hantait ses pensées, ses rêves et ses cauchemars. Elle la voyait partout, tout le temps. Son ombre avait pris la couleur argentée des cheveux de cette femme et le carmin de ses yeux. Syria avait tout essayé pour se débarrasser de cette vision persistante. Elle avait passé des heures dans sa salle de bain à vérifier chaque millimètre carré de sa peau à la recherche d'une cicatrice laissée par une seringue à cauchemar. Mais rien. Épuisée, elle avait fini par lui parler à cette silhouette silencieuse qui s'acharnait à la suivre sans un mot, ne sachant même plus où était la réalité, où était le rêve. Elle l'avait suppliée de la laisser en paix, de partir, elle l'avait implorée de lui dire ce qu'elle voulait pour lui accorder un peu de répit. Stupide. Elle savait déjà ce qu'elle voulait...

Une dernière requête.

A partir de ce jour-là, la petite voleuse de rêves se mit à arpenter la rue des désespérés à la recherche de la clé de ses rêves perdus. Avec ce même regard absent qu'elle répugnait chez ses anciens clients, elle parcourait la rue de long en large à la recherche de cette femme qui lui avait tout pris. Elle le fit des mois et des mois tant qu'elle finit par se confondre totalement avec les autres fantômes et leur lividité malade. L'espoir avait fini par la fuir elle-aussi. La rue l'avait happée dans son monde de désillusions et ne la recracherait qu'une fois entièrement digérée, exsangue de toute vie. Elle ne la voyait plus. Maintenant qu'elle la cherchait désespérément, la femme avait disparue.

Un matin pourtant, dans la pâleur du vidéocode de son appartement, les yeux pourpres refirent enfin surface. Syria était prête à exaucer leurs derniers souhaits.

Les deux femmes n'avaient aucun mot à partager. Il n'y avait que ce « pourquoi » qui brûlait les lèvres de la plus jeune à l'en consumer toute entière. Elle ne le retint pas longtemps. La femme n'avait pas posé sa veste, qu'il surgissait déjà comme une supplique.

« Pourquoi moi ?

- Pourquoi pas vous.. Vous vendez la mort à tous ces gens chaque jour dans vos fioles, je me suis dit que vous accepteriez de me la donner à moi aussi.. Seul le fait que vous connaîtriez l'heure de la mienne et que vous y assisterez change en définitive.

- Mais... Je ne peux pas. Il n'y a aucune raison. Pourquoi vouloir cela ? Pourquoi ? Vous êtes si jeu...

- Jeune, alliez-vous dire ? Non je ne suis pas si jeune que cela. Je parais 30 ans mais j'en ai déjà presque 210 derrière moi. La technologie. Le progrès. Dans leurs publicités, ils vous disent seulement combien il faudra déboursier pour gagner la jeunesse éternelle. Ils oublient les souffrances, la solitude. Tout ce qu'il faut faire pour la sauvegarder, les piqûres, les pilules, les opérations. Je peux choisir l'heure de ma mort, il me suffit pour cela d'arrêter les traitements quotidiens mais je ne peux pas choisir comment je désire mourir. Soit je vis encore comme ça pendant des décennies à coups de greffes de clones, d'optimisateurs d'organes, soit je me regarde mourir dans la déchéance la plus complète pendant des mois. Je ne veux pas de ça. Les rêves sont bien plus beaux pour mourir.

- Il n'y a rien de beau à cela.

- Peut-être mais vous n'avez pas le choix. Vous n'avez plus le choix. Et de toutes manières qu'y aurait il de pire que ça ! »

Elle lui présentait ses bras dont la peau était cloquée et arrachée par endroits comme un passeport pour le cimetière. Une peau de lépreuse qui se barrait en lambeaux et qu'on grattait jusqu'aux sangs, jusqu'à l'os tant c'en était douloureux. Sa vie n'était pas plus envieuse que la sienne. Touchée, Syria ne savait plus que dire. Les « pourquoi » s'étaient tus. Alors, elles restèrent là, silencieuses à écouter un vieux disque numérique. Les circonstances n'avaient pas de mots prévus au dictionnaire. On ne mourait pas tous les jours. On ne tuait pas tous les jours.

Elles restèrent là, indéfiniment, à imprimer les bruits de la rue que l'une d'elle ne réentendrait plus, à mémoriser les traits inconnus des étrangères qu'elles étaient, les fossettes, leurs os anguleux, leurs respirations lentes ou craintives, leurs parfums de féminité. Elles s'observèrent pendant des heures jusqu'à ce dernier instant où le concentré noirâtre de rêves emprisonna le regard de l'une d'elle dans le vide éternel.

Elles ne se connaissaient pas. Elles n'avaient rien partagé d'autres que l'intime et ultime instant de la mort. Rien d'autre, pas même leurs prénoms. Elles ne savaient pas si les rêves de l'autre étaient jaunes, bleus ou rouges. Étaient-ils emplis d'herbe verte, de rires d'enfants ? Un homme y venait-il les prendre par la main ? Elles ne savaient rien de leurs vies. Elles ne connaissaient d'elles que cette mort et le silence qui l'avait précédé.

Syria demeura longtemps assise là, la seringue vide entre ses mains tremblantes, sans mot ni larmes. On ne tue pas tous les jours. On ne pleure pas comme ça une étrangère que l'on vient de tuer.

Elle demeura longtemps assise là avant de se saisir d'une des fioles de rêves empoisonnés. Le liquide bleuté lui parût mettre des heures à pénétrer dans ses veines non-initiées. Quand les premiers faisceaux de rêves lui parvinrent enfin, elle avait tout oublié. Même la liasse de billets et le testament qui lui assureraient un avenir confortable sur sa table de chevet.

Elle n'avait plus d'avenir. Elle était passée de l'autre côté.. et que c'était doux de tout oublier.